



ISSN 1958-5160

ISSN en ligne 2260-5029

## Préface « L'art est-il un luxe mensonger<sup>1</sup> ? »

**Jacques Cortès**  
Fondateur et Président du Gerflint, France

« Si l'art se conforme à ce que demande notre société, dans sa majorité, il sera divertissement sans portée. S'il le refuse aveuglément, si l'artiste décide de s'isoler dans son rêve, il n'exprimera rien d'autre qu'un refus. Nous aurons ainsi une production d'amuseurs ou de grammairiens de la forme, qui, dans les deux cas, aboutit à un art coupé de la réalité vivante<sup>2</sup>».

« L'art n'est ni le refus total ni le consentement total à ce qui est. Il est en même temps refus et consentement, et c'est pourquoi il ne peut être qu'un déchirement perpétuellement renouvelé. L'artiste se trouve toujours dans cette ambiguïté, incapable de nier le réel et cependant éternellement voué à le contester dans ce qu'il a d'éternellement inachevé<sup>3</sup>».

### Camus et la langue française

Pourquoi placer ce n° 24 de *Synergies Algérie* sous l'égide d'un titre et de deux citations empruntées à Albert Camus ? D'abord parce que ce grand amoureux de l'Algérie, sa terre natale, aurait certainement été touché par ce recueil d'articles émanant de jeunes (et moins jeunes) chercheurs algériens s'exprimant dans un français de qualité sur des textes romanesques ou techniques eux-mêmes écrits par des hommes et des femmes de lettres célèbres (ou en passe de le devenir) également algériens. Camus en aurait simplement été fier comme nous le sommes aujourd'hui, 56 ans après sa tragique disparition. Mais la métaphore, disons-le aussi, n'interdit pas ces comparaisons et similitudes implicites dont la langue française est particulièrement friande, et qui sont, parce que profondes, tout le sel de son apprentissage.

Ce qui est frappant ici, mais en filigrane, c'est que la langue française constitue, en effet, le stroma, la charpente de la pensée mais aussi l'outil devenant lui-même objet de recherche philosophique, d'équilibre rythmique, d'harmonie, de volonté démonstrative, de finesse polémique, d'exutoire passionnel, d'antagonisme, de feinte, de masque, d'utopie libératrice...selon une pluralité ouverte de fonctions qui toutes, individuellement ou collectivement, prouvent bien que l'art d'écrire, donc de coucher des mots sur la page blanche, est indiscutablement un luxe, avec

toutes les connotations qui peuvent s'attacher à ce mot, donc avec tous les risques qui nous amènent à la question posée par Camus et par nous à sa suite.

Pour savoir à quoi nous en tenir, il faut relire, entre autres, la conférence prononcée à Stockholm le 14 décembre 1957, où il fait le constat que « jusqu'aux approches de la révolution française, la littérature en exercice (a été) en gros une littérature de consentement ». Mais ajoute-t-il, « à partir du moment où la société bourgeoise, issue de la révolution est stabilisée, se développe au contraire une littérature de révolte. Les valeurs sont alors niées ». On pourrait établir un parallélisme assez proche avec la littérature algérienne d'expression française antérieurement et postérieurement à l'indépendance, et ce numéro, à bien des égards, nous fournirait de solides exemples pour corroborer cette idée.

Cela dit, aussi bien pour la France que pour l'Algérie, cette diversification des aspirations de la littérature s'est évidemment poursuivie au gré des transformations, sociales notamment, et cela a pu entraîner et entraînera toujours des raidissements et de nouveaux refus, des engagements et désengagements, des illusions de liberté face aux règles circulantes dont ont résulté et résulteront obligatoirement « des œuvres formelles ou abstraites, émouvantes en tant qu'expériences, mais privée de la fécondité propre à l'art véritable, dont la vocation est de rassembler » (ibid.)

### **Didactique des langues et sociodidactique**

Ce qu'il faut retenir de tout cela, c'est que la langue n'est jamais autre chose qu'un outil éminemment complexe et fertile, au service d'une communication avec le plus grand nombre dont elle s'efforce de traduire « les souffrances et le bonheur de tous dans le langage de tous ». Mais ne confondons pas langue et langage comme le font certains chercheurs contemporains se désignant comme « sociodidacticiens », même si, de toute évidence, il est possible de définir ces derniers (sans doute à leur corps et esprit défendants) comme les continuateurs contemporains de la Didactologie-Didactique des langues-cultures (D/DLC) que nous a léguée Robert Galisson).

Connaître une langue, c'est-à-dire « le système des signes vocaux doublement articulés propre à une communauté humaine donnée », n'implique pas, *ipso facto*, la maîtrise du langage qui est une aptitude qu'on pourrait grossièrement définir comme l'utilisation orale ou écrite, pugnace ou sereine, de la langue en question, à des fins de communication. Une déficience, une faiblesse, ou une maladie dont on peut être atteint peut perturber considérablement l'usage d'une langue, y compris d'une langue maternelle. Bien entendu, associer la sociologie à la didactique est d'évidence une mesure de bon aloi qui, du reste, n'a rien de nouveau. Mais pourquoi

la seule sociologie ? La Didactique des langues, depuis 75 ans, s'est largement ouverte à toutes les dimensions de la communication en prenant en charge lucidement la diversité culturelle et linguistique des apprenants, du moins (soyons prudents) celle qui peut faire partie du domaine de compétence de ce professionnel dûment formé qu'est un enseignant.

### **Irruption d'une nouvelle guerre microcholine ?**

Mais c'est un fait avec lequel il faut compter aujourd'hui : tout esprit moderniste, et nul ne l'en blâme, se déclare volontiers plurilingue. Le papier, on le sait, ne refuse jamais l'encre et cette affirmation, plus idéologique et sentimentale que réellement pratique et opérationnelle, ne pose aucun problème autre que de présomption dans une majorité de cas. Relire la fable de La Fontaine sur la grenouille mériterait peut-être un petit détour. Objectivement, en effet, a-t-on les moyens d'une politique plurilingue ? On peut, sans offense, nourrir quelques doutes à ce sujet car la mise en place d'un vaste système de formateurs capables de gérer, à l'échelle d'un pays entier, un corps enseignant plurilingue, semble *a priori* un luxe formidable très probablement mensonger, même s'il se présente avantageusement comme une avancée par rapport à la D/DLC. Au fait, Y-a-t-il vraiment conflit, rupture épistémologique, cassure brutale ? A certains égards certainement mais à un niveau probablement moins profond que le souhaiteraient les résolus de la recherche didactique nouvelle. La guerre, en effet, (si guerre il y a) devrait certainement être atténuée en reconsidérant la question scolaire de l'enseignement des langues et des cultures dans une perspective de continuité objective, donc de dépassement, mais non de révocation parfaitement naïve de l'existant.

Que les tenants du progressisme puissent penser, dur comme fer, qu'ils sont sur un filon de recherche jusqu'ici inconnu, rien à leur reprocher. Il faut bien vivre. Qu'ils fassent activement de la sociodidactique ne peut en aucun cas être nuisible à leurs élèves. Mais, à l'occasion, qu'ils reconsidèrent « l'ensemble des points de vue descriptifs ou explicatifs concernant tous les aspects linguistiques, psychologiques, sociologiques, sémiologiques, idéologiques, sous lesquels on peut considérer les langues ». Quiconque se penche un peu sur les idées dites nouvelles, en effet, ne peut que constater que plus ça change et plus on dit des choses voisines, parfois avec des mots nouveaux (rarement à vrai dire), volontiers avec des tonalités guerrières, mais souvent aussi avec ce comportement sectaire que confère la conviction bouillante du militant de base ou celle, nostalgique, du mandarin soucieux de se replonger - carrière finissante voire achevée - dans un bon bain de jouvence, ne serait-ce que pour se rassurer à propos de lui-même.

« Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer »

Je me sers une fois encore de la devise de Guillaume d'Orange comme ouverture d'un dialogue avec mes collègues sociodidacticiens, et tout particulièrement avec ceux d'Algérie. La noblesse qu'il peut y avoir à tenter quelque chose de grand sans avoir la certitude absolue de parvenir à ses fins » est une qualité indiscutable. « Prendre des risques est également un signe d'audace et de modestie » car « l'histoire de la science est une longue suite de tentatives heureuses ou ratées pour sortir de la fameuse « caverne » de Platon.

Pour tout résumer, je plaide pour l'ouverture d'un vrai dialogue entre les tenants d'une D/DLC nullement agonisante et ceux d'un plurilinguisme nullement inventeur d'un avenir glorieux. Dès les années 80 du siècle dernier, en effet, la recherche scientifique à propos de l'Enseignement/Apprentissage des langues-cultures (sans restriction aucune) a fait son *aggiornamento* en prônant, avec le sigle D/DLC proposé par Robert Galisson, *la transversalité* des langues et des cultures, en opposition très nette et complète avec *la spécificité* de la Didactique de chaque langue, jusque-là pratiquée passionnément partout. C'est ainsi que Galisson a pu écrire en 1991 que « l'avenir de la didactique du FLE est derrière elle<sup>4</sup> ». Aucune objection à cette affirmation. Il fallait avancer.

Les tenants de plus en plus déterminés du plurilinguisme seraient donc bien inspirés de repenser leurs théories à la lumière des progrès considérables accomplis dans notre discipline. Car ce qu'il faut bien comprendre, c'est que la question est d'ordre disciplinaire avant d'être d'ordre idéologique et politique. Nous avons besoin, dans notre secteur, d'une grande discipline qui soit certainement commune dans ses principes, pour « la défense de toute les langues » qui, souligne encore Galisson, « doivent se regrouper pour mieux se défendre, constituer une même discipline pour mieux faire circuler l'information et s'assister mutuellement ».

Que notre discipline, la D/DLC, ait besoin d'un appareil conceptuel de référence pour mieux « s'amarrer au système éducatif » de chaque pays, pour remembrer ses différents secteurs et mieux exploiter tout le terrain de l'enseignement/apprentissage des langues et des cultures », tout cela est une certitude. Mais on a trop tendance, ces dernières années, à substituer des rêveries romantiques remettant en question cavalièrement tout un patrimoine de valeurs universellement construit jusqu'ici. A force de multiplier les objectifs d'apprentissage tout en réduisant ces derniers à un vernis culturel très superficiel qualifié « d'éveil » ; donc à force de minorer les grandes langues européennes au profit de langues régionales plus ou moins tombées en désuétude (ce que l'on ne peut que déplorer et que l'on doit

corriger progressivement pas des mesures de sagesse), bref, à force de jouer avec une prétendue modernité, on fait nécessairement le lit d'une *lingua franca* de plus en plus destructrice de la diversité dont pourtant on se réclame.

Bien des pays jusque-là attachés à leurs liens spirituels, sociaux, culturels, littéraires et philosophiques avec une grande langue super-centrale (cf. classement de Louis Jean Calvet), en arrivent à remplacer rapidement cette dernière par l'inévitable anglais. Mon propos ne se veut pas offensant : qu'il faille, en effet, parler, écrire, connaître l'anglais n'est pas du tout réfutable. Ce qui l'est, c'est l'uniformisation/ standardisation rapide de la planète et sa sanction naturelle qui est l'appauvrissement de la pensée. On veut pourtant défendre la diversité et l'on s'en glorifie, mais on s'y prend de telle façon qu'on assassine purement et simplement ce qu'on prétend adorer.

Cela dit, comme l'écrit Amin Maalouf (et là je vais encore emprunter à ma Préface du n° 1 de *Synergies Pays riverains du Mékong*), « *ma conviction profonde - écrivait-il - est que le futur n'est écrit nulle part ; il sera ce que nous ferons de lui. Et le destin ? Le destin est à l'être humain ce que le vent est au voilier. Si le timonier ne peut décider d'où souffle le vent, ni avec quelle force, il peut en revanche orienter la voile. Et cela implique parfois une immense différence. Le même vent qui provoquera le naufrage de tel marin inexpérimenté ou imprudent, ou mal inspiré, mènera tel autre à bon port* ».

#### Notes

1. Albert Camus, *Discours de Suède*, Conférence du 14 décembre 1957, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Tome IV, P.249.
2. Albert Camus, *ibid*, p.250
3. Albert Camus, *ibid*. p.259.
4. Robert Galisson : « Où va la Didactique du Français Langue Etrangère » in : *Intercomprensão*, Revista de Didactica das Linguas, Ecole Supérieure d'Education de Santarém, Portugal, 1991, p.13.